

Sous-sol

Fanie Demeule

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94990ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demeule, F. (2020). Sous-sol. *Les écrits*, (159), 30–33.

SOUS-SOL

J'ai souvent l'impression d'être comme mes murs ; une surface sur laquelle les traces et les égratignures s'accumulent pour former un bas-relief. Je ne sais plus où se situe la frontière entre mes murs et moi. S'il y en a une. De même, je ne sais pas si la fenêtre est une frontière quelconque. Je dois raffermir mes contours, pour les distinguer du reste. Pour sentir ma présence quand trop souvent la pensée d'être engouffrée par ma chambre l'emporte. J'écris en hésitant à le faire. Mais si je le fais, peut-être comprendrai-je les limites. Peut-être retracerai-je d'où je viens, et où je ne peux plus aller. Peut-être pourrai-je quitter le sous-sol.

J'avais lancé l'appel sur Facebook. Un événement secret. Cent personnes ont répondu positivement, soixante se sont présentées. L'une de mes nombreuses soirées clandestines.

C'était le solstice d'été. Comme tout le monde, j'avais bu une boisson énergisante. Je voulais être la dernière debout. Je voulais danser jusqu'au matin, m'effondrer pendant une heure ou deux, ou pas, puis remettre une couche de mascara avant d'aller servir le brunch du dimanche le lendemain, au resto. Invincible.

Ma cannette de Rockstar Zéro engloutie, je me trouvais encore trop tranquille. Il y en avait une douzaine au frigo. J'en ai vidé une autre. L'énergie artificielle s'est enfin manifestée. Au salon, je dansais comme je n'avais jamais dansé, tournais sur moi-même, tombais au sol, sautais d'un sofa à l'autre, ne m'arrêtant que pour prendre des gorgées de vins rouge, blanc, rosé, de bières aromatisées, des shots de gin, de tequila et de rhum. Tous les regards étaient rivés sur moi, tous les cris m'étaient destinés. J'étais grandiose.

L'alcool a cogné contre mon estomac, un uppercut qui en a expulsé le contenu. L'instant suivant, je continuais de cracher des morceaux au-dessus du bac de recyclage. Un gars a commandé des burgers, même si personne n'avait faim. Sauf lui et moi. J'étais vidée, affamée. On a tout mangé à deux, puis fumé un joint long comme un index, gras comme une bite. Il m'a ensuite donné un bonbon bleu ciel avec un cœur dessus. Je crois qu'il m'aimait. Le petit rond s'est dissous rapidement sur ma langue, j'ai senti son petit boost de sucre me venir au palais. Puis plus rien. Comme si mes bras et mes jambes étaient devenus des membres fantômes. Le gars est parti sans dire bye, je ne me

souviens plus de son nom. Il était très tard. J'ai commencé à m'éteindre, me suis traînée jusqu'à ma chambre au sous-sol, déjà emplie de comateux.

J'étais étendue entre mes deux meilleures amies endormies, qui avaient oublié d'éteindre le plafonnier. La lumière baignait ma chambre et j'entendais les premiers cris des geais bleus. J'avais réussi, c'était moi la dernière. Le sourire aux lèvres, j'ai fermé les yeux.

Soudain, un élancement aigu dans ma poitrine, comme si on me l'ouvrait d'un pic à glace. Mon dos s'est redressé et ma voix rauque a hurlé d'elle-même MAL TELLEMENT MAL TELLEMENT MAL avant de s'éteindre définitivement. Je suis retombée sur les oreillers, la tête pleine d'un vrombissement violent. Alertées par mon cri, mes amies se sont éveillées, m'ont trouvée inerte, encore coiffée de ma couronne Burger King.

Je ne suis jamais rentrée au travail le lendemain. Je me suis imaginé la terrasse, les clients, les commandes de gaufres et de jus d'orange frais. Je me suis figuré me presser un verre en catimini, durant ma pause. Je me suis imaginé la fatigue de fin de journée, le nettoyage de la maison avant le retour parental. Puis, la rentrée scolaire, l'obtention du diplôme de premier cycle, le road trip aux États-Unis.

Je continue de m'imaginer la suite des événements. J'ai cherché sur Internet : c'est un phénomène qui arrive fréquemment aux personnes décédées de façon brutale. J'ai tout de suite compris.

Depuis la fin, mon esprit continue d'orchestrer des idées, m'offrant des projections dignes de celles d'un rêve. Une vie dans laquelle j'écris et je voyage, dans laquelle je vieillis.

Je tente sans cesse de me rappeler de l'avant, mais c'est la soirée qui se rejoue se rejoue se rejoue contre mon gré, à tort à travers.

Je tente de sortir de ma chambre.

Parfois, je me surprends à observer ce cadavre que mes parents ont trouvé à leur retour au fond du sous-sol, dissimulé dans des couvertures d'hiver et des draps de flanelle. Il empestait encore la marijuana et la friture, mais mes parents ne s'en sont pas rendu compte. Tout ce qu'ils ont remarqué est cette

masse de cheveux emmêlés, ces lèvres déjà desséchées, encroûtées par le décès. Le plafonnier était encore allumé, la fenêtre restée à peine entrouverte. Le bac de lessive débordant, le sachet d'amandes entamé, les livres laissés en suspens, ouverts face contre terre, au pied du lit. Le sous-sol comme un musée de ma course interrompue. Le sous-sol comme ma maison et ma prison.

Je revisite continuellement cette chambre dont je ne peux me dissocier, cette chambre qui a vu mon esprit me sortir par la fontanelle. Contrairement à la plupart des enfants, la soudure de mon crâne ne s'est jamais complètement achevée. J'étais destinée à m'en aller tôt, un départ précoce inscrit dans la ligne de ma boîte crânienne, prête à me libérer.

Au sous-sol. Je revois la scène et je peine à me convaincre que cette figure décomposée est la mienne. J'essaie de m'y faire, de l'aimer, un tant soit peu, en vain. À force de cohabiter dans la même pièce, on finit par se haïr la face.

Au sous-sol, je ne me souviens déjà plus de la date exacte. Mes amies n'ont jamais eu le courage d'expliquer à ma famille ce qui s'est réellement passé, les circonstances de cette nuit-là, de l'accumulation de drogues diverses dans mon système épuisé. Aussitôt ma mort déclarée, mes amies ont évacué la maison ni vues ni connues, comme le reste des invités.

Au sous-sol, je suis morte d'un infarctus du myocarde, c'est ce que mes parents ont cru, continuent de croire. Je n'ai jamais été une mauvaise fille, seulement un peu égarée, comme le sont toutes les filles d'à peine vingt ans. Mes parents captent ma présence dans ma chambre. Une vibration dans les murs striés. Un courant d'air plus frais, plus appuyé. Même s'ils n'y croient pas vraiment. Il me semble qu'il y a eu une crémation ; j'ai parfois un goût de cendres en bouche.

Au sous-sol, tout est un peu décalé, distant. Je tente de me saisir du réel, mais celui-ci recule indéfiniment, comme les murs de ma chambre lors de la toute dernière seconde. Ce corps que j'ai tant de fois voulu soumettre me démange étrangement. Je veux le recréer, le reconstituer. Je ne sais pas si j'y parviendrai un jour.

Au sous-sol, je ne cesse de ressasser ma mort en tentant de la défaire, de la déjouer. Quand une chose décède ne serait-ce qu'une seule fois, il est difficile,

voire improbable de la ramener à la vie. Tout le monde le sait. Mais je continuerai de vouloir me réanimer. Mon acharnement n'a pas de fin. Au sous-sol, j'écris en espérant renaître, acquérir une certaine consistance, une densité plus palpable. Je pousse mes vœux pieux comme d'autres émettent des vagissements dans l'oreille des dormeurs. J'écris en cherchant à provoquer enfin mon apparition à ceux qui comprennent la maladie des trépassés. Me savoir lue me ramène des couleurs que je croyais à jamais passées. Me redonne espoir. Un jour, peut-être, on m'extirpera d'ici.

Fanie Demeule est chargée de cours à l'UQAM
et est responsable éditoriale des éditions Tête première et Hamac.
Autrice des romans *Déterrer les os* (Hamac) et *Roux clair naturel* (Hamac),
elle a aussi signé plusieurs nouvelles dans des revues et collectifs.
